

Fabien Legay
Photographe

Portfolio

Les gens du fleuve

Fabien Legay *Photographe*

Le Myanmar (ex-Birmanie) est sans doute l'un des pays les plus mystérieux au monde. Ce voile opaque enveloppant le pays et le contraste frappant entre la paranoïa de ses dirigeants et l'hospitalité de son peuple poussent le photographe Fabien Legay à s'y rendre régulièrement depuis plusieurs années.



Fleuve Irrawaddy, Myanmar
2006



Yagon, Myanmar
2006



Mandalay, Myanmar
2006

Lac Inle, Myanmar
2006



Les gens du fleuve

Fabien Legay Photographe

Cette série de photographies suit les méandres de l'Irrawaddy et dévoile un peu du quotidien de ces hommes et de ces femmes dont l'existence est rythmée par le fleuve.



Lac Inle, Myanmar
2006

Les gens du fleuve

Fabien Legay *Photographe*

Lac Inle, Myanmar
2006



Lac Inle, Myanmar
2006



Bercé par la Meuse

Fabien Legay Photographe



Layfour, France
2007

En juin 2007, je débute ce travail sur la Vallée de la Meuse. Le Fleuve me servira de fil conducteur tout au long de mon périple photographique.

J'ai envie de capter l'intensité de ces paysages de roches et de forêts, de retranscrire l'indicible mélancolie qui se dégage des méandres de la Meuse.

De comprendre aussi comment cet environnement si particulier façonne les hommes et les femmes qui y vivent.

A force de patience, d'innombrables trajets à travers les routes et les chemins de la Vallée, les choses s'installent peu à peu.



Revin, France
2007



Monthermé, France
2007



Revin, France
2007

Bercé par la Meuse

Fabien Legay *Photographe*

On commence à percevoir le caractère hypnotique de la ligne sinuose du fleuve à laquelle fait écho la ligne dentelée des crêtes rocheuses.

Lignes de force parallèles qui semblent s'étendre à perte de vue.

Double épine dorsale d'une terre où les hommes ont toujours dû lutter âprement pour se faire une place...

Bogny-sur-Meuse, France,
2007





Bercé par
la Meuse

Fabien Legay Photographe

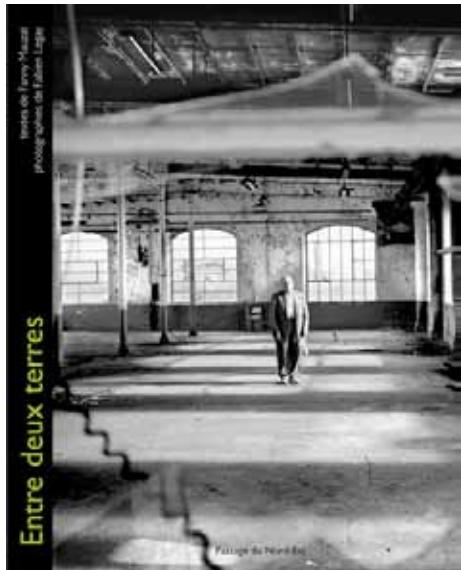


Ouvrier de Lenoir & Mernier mobilisé pour protéger les machines-outils au cœur de la grève accompagnant la liquidation et le démantèlement de l'usine. Bogny-sur-Meuse, 2007

Ligne Charleville-Mézières Givet
2007

Entre deux terres

Fabien Legay Photographe



Couverture du livre «entre deux terres»
2009

Les Ardennes ont connu de longue date des flux migratoires intenses. Venus de Pologne, d'Italie, d'Algérie ou de plus loin encore, des hommes et des femmes ont emprunté le chemin de l'exil pour s'installer sur le territoire. De la rupture initiale avec la terre natale jusqu'à l'enracinement sur la terre d'accueil, il y a un cheminement complexe et sinueux qui s'étale souvent sur toute une vie. A travers les témoignages et les portraits photographiques de personnes issues de générations et d'horizons très divers, ce livre tente de retracer un panorama des vagues migratoires qui ont nourri le département de leurs influences. Il interroge sur le déracinement, le fait d'être étranger et le processus d'appropriation d'une nouvelle existence à construire en terre d'exil. Ce voyage au fil des vies nous dévoile une facette étonnante des Ardennes et nous éclaire sur la richesse de sa population.

Tombe d'ardoisier, Haybes
2009



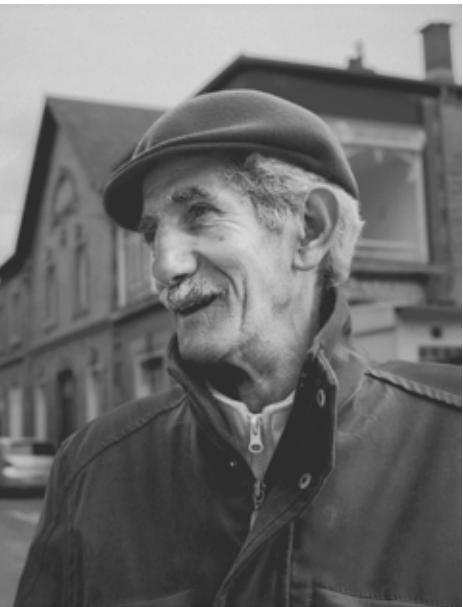
Ottorino, ancien mineur Ardoisier,
Puis St Quentin de Rimogne
2009



Entre deux terres

Fabien Legay *Photographe*

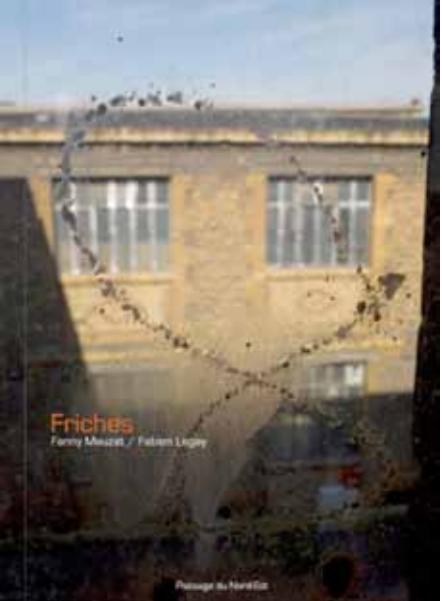
Fresque à la mémoire de
«La Grande usine», Deville
2009



M. Saidi devant l'ancien consulat d'Algérie
de Charleville-Mézières
2009

Rendez-vous matinal,
Vivier-au-court
2009





Friche La Macérienne
2009



Ancien ouvrier de
La Macérienne
2009

Friches

Fabien Legay Photographe

« Dehors l'usine me suivait.
Elle m'était entrée dedans.
Dans mes rêves, j'étais machine.
Toute la terre n'était qu'une
immense usine. Je tournais
avec un engrenage. »

Georges Navel, « Travaux »

Les grandes usines métallurgiques ont façonné le territoire au gré de leurs besoins. Elles ont également façonné le tempérament des hommes qui y vivaient.

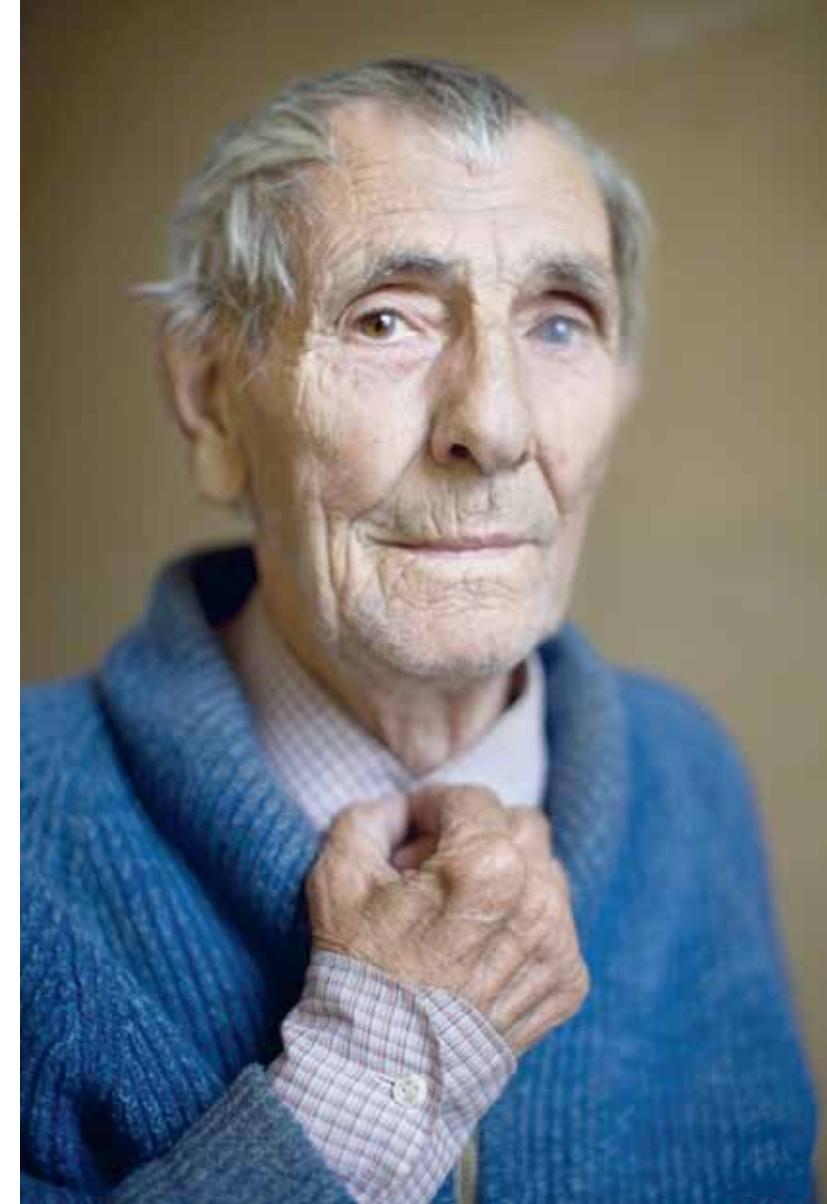
Il faut voir une fonderie ou une forge en activité pour bien comprendre le travail de ces hommes du fer, les conditions dans lesquelles s'exercent leurs métiers.

Même si les machines ont progressivement soulagé les ouvriers des travaux les plus pénibles, on peut se faire une idée de ce à quoi ressemblaient les entreprises où ont exercé nos interlocuteurs.

La chaleur des fours, le bruit des presses qui cognent, la cadence à suivre pour ne pas casser le rythme de l'équipe, la poussière, l'odeur entêtante du métal en fusion, tous ces éléments font que l'usine devait être vécue de prime abord comme un environnement hostile. « La première fois que je suis entré dans la fonderie, j'avais 19 ans. Le four me semblait comme un volcan ».

Et puis on s'habitue. Les collègues plus aguerris transmettent aux nouveaux les gestes, les techniques pour maîtriser la machine et le matériau travaillé. Ils leur enseignent aussi les ficelles pour « faire la paye », pour comprendre les règles tacites qui régissent les ateliers.

Une fois que les novices ont fait leurs armes, ils sont affectés à des postes plus valorisants, nécessitant une technicité accrue. Après quelques années, quand ils ont le métier bien en main, ils transmettent à leur tour les précieuses connaissances. Le cycle peut ainsi se perpétuer.



Ancien ouvrier de la fonderie Grandry,
2009



Friches

Fabien Legay Photographe

Ancien ouvrier posant à l'emplacement de son poste de travail, friche La Macérienne
2009



Ancien ouvrier posant à l'emplacement de son poste de travail, friche Lefort
2009

Pour beaucoup de ceux que nous avons interrogés, l'usine est décrite comme une grande famille. Dans le mode de recrutement des ouvriers d'abord : « C'est comme ça que ça se passait à l'époque. Le père ou l'oncle travaillaient à l'usine, ils amenaient le fils ou le neveu et on commençait comme ça. ».

L'entreprise du père représentait alors un débouché naturel pour le fils. Certaines familles comptaient jusqu'à trois générations travaillant simultanément dans la même société.

La famille, c'était aussi celle que l'on se créait au travail. Quelques ouvriers évoquent encore les hommes qui leur ont appris le métier il y a quarante ans avec un respect presque filial. Ce mode de transmission empirique, en plus du transfert de compétences, permettait de renforcer les liens qui unissaient les hommes travaillant dans l'atelier. Maîtriser un métier difficile au prix d'un apprentissage fastidieux pouvait conforter l'idée que l'on appartenait à cette longue lignée des travailleurs du fer.

Comment s'étonner dans ce cas du désarroi causé lors des fermetures brutales de certaines usines ?

Nous avons rencontré des hommes qui avaient exercé toute leur carrière dans la même entreprise. Que l'usine s'arrête de fonctionner leur paraît tout simplement inconcevable.

« Quand le chef est passé et qu'il nous a demandé d'arrêter, le collègue ne voulait pas lâcher son poste. Il continuait à travailler. Il ne croyait pas à la fermeture. »

Les valeurs de courage, d'appréciation à la tâche, de camaraderie, le savoir faire patiemment acquis, ce modèle sur lequel on s'est construit s'écroule. « Les anciens nous disaient : « Bossez les jeunes ! Votre tour viendra. ». Aujourd'hui, on se retrouve à 50 ans sans rien. La boîte nous a bouffé notre jeunesse. ». Ce n'est pas seulement un emploi que l'on perd, c'est aussi une partie de l'identité qui est entamée.

Un lent processus de restauration de l'image de soi est alors nécessaire. Cela peut passer par la création d'une association d'anciens salariés. Lieu d'échange et de paroles, elle permet de faire perdurer encore un peu la dynamique collective de l'usine.

Cela passe également par un travail de valorisation de la mémoire. Dire, partager, transmettre, c'est aussi un moyen de reconstruire cette identité malmenée.

Fanny Mauzay



Friche Les Forges
St Charles
2009

Friches

Fabien Legay Photographe



Friche La Macérienne,
2009



Friche Grandry,
2009

Friches

Fabien Legay Photographe



Friche La Macérienne,
2009

Un été à Manchester

Fabien Legay Photographe



Manchester, France
été 2013

Il y a les indicateurs, bien sûr. Ces chiffres, ces statistiques, ces graphiques qui permettent de quadriller un quartier, de l'épingler dans une catégorie, de le classifier et d'apposer en face des problématiques ainsi objectivées des solutions adéquates.

Les indicateurs ne mentent pas mais se représenter un quartier populaire à travers ce seul prisme, c'est se priver de son essence même : la réalité quotidienne des femmes et des hommes qui y vivent, leurs histoires individuelles qui se tissent pour former l'histoire collective et la façon dont cette histoire s'inscrit dans celle de la cité.

Parfois surnommé familièrement « la Boucle » par ses habitants, le quartier de Manchester occupe à Charleville-Mézières une place singulière. Dessinée par les caprices de la Meuse, sa cartographie atypique forme comme une enceinte protectrice autour des quelques milliers de personnes qui y résident. Cette configuration a sans aucun doute influé sur la manière dont les Carolomacériens perçoivent le quartier : beaucoup décrivent Manchester comme un petit village au cœur de la ville.



Manchester, France
été 2013



Manchester, France
été 2013

Un été à Manchester

Fabien Legay Photographe

Manchester, France
été 2013



Manchester, France
été 2013

Mais chaque médaille a son revers, l'esprit « village » et la boucle du fleuve, perçus comme protecteurs par beaucoup, peuvent aussi se révéler des éléments favorisant l'enclavement et le repli sur soi.

On raconte l'histoire de cette habitante qui, à quarante ans, n'avait jamais vu la place Ducale. L'anecdote tient sans doute de la légende urbaine mais elle n'en est pas moins révélatrice des difficultés qu'èprouvent certains à quitter le cocon rassurant du quartier.

Afin de lutter contre cette situation préoccupante, le quartier a été le premier de la ville à bénéficier de programmes spécifiques de développement social. Cette politique trouvant aujourd'hui un nouveau point d'orgue avec les opérations de renouvellement urbain entamées il y a quelques mois.

Le temps d'un été, j'ai parcouru le quartier pour tenter d'esquisser un portrait de Manchester avant que sa physionomie ne soit modifiée par les rénovations

Un été à
Manchester

Fabien Legay Photographe



Manchester, France
été 2013



Manchester, France
été 2013

Un été à
Manchester

Fabien Legay Photographe



Manchester, France
été 2013

En quête de territoire

Fabien Legay Photographe



Bateau,
Étaples-sur-Mer, 2015

Œil du peintre et œil du photographe sont souvent attirés par le même détail, le même indice, souvent guidés par la même recherche ininterrompue de composition graphique.

Les buts que poursuivent les deux artistes sont eux aussi souvent semblables. Ils tentent de saisir le monde qui les entoure, de capturer et interpréter le réel pour le sublimer en un objet singulier voué à perdurer.

En jouant de ces similitudes, Fabien Legay a mené un projet photographique alliant les deux modes d'expression. A partir d'œuvres choisies parmi les collections des quatre musées du Pays Montreuillois, le photographe a porté un regard sur le territoire de la Côte d'Opale aujourd'hui.



Pêcheur de crevettes,
Le Touquet 2015



La pêcheuse de crevettes,
Eugène Chigot, 1893
Collection musée du Touquet

En quête de territoire

Fabien Legay Photographe



Cavalière,
Plage du Touquet, 2016

Il s'est inspiré des points de vue, des portraits ou des scènes de vie qui ont notamment nourri les travaux des peintres de l'Ecole d'Etaples pour les retrancrire dans notre époque et composer des images reprenant les mêmes codes et les mêmes

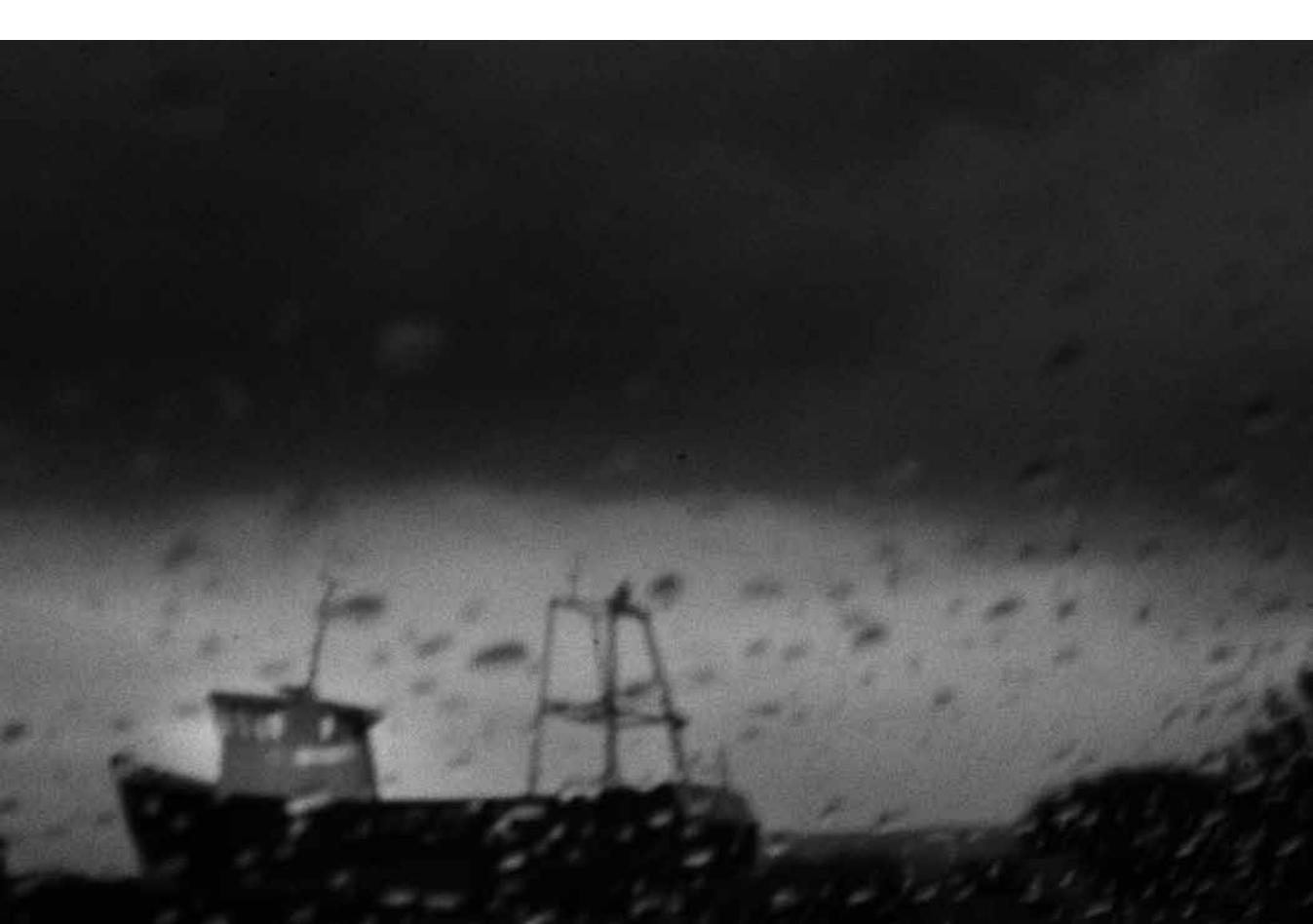
intentions. Ces repères picturaux en tête, le photographe a sillonné pendant près d'une année le Pays Montreuillois et a tenté d'écrire à sa manière, une histoire où passé et présent, tableaux des collections muséales et photographies se font écho et sont autant de chapitres d'un même récit graphique.



Attente sur la plage de Berck,
Eugène Marius Chambon, Huile sur toile, 1909
Collection musée Opale-Sud de Berck-sur-Mer



Cavalière,
Plage du Touquet, 2016



Bateau de pêche, Côte d'Opale
2006

En quête de territoire

Fabien Legay Photographe



Francis Tattegarin, Musée opale Sud de Berck-sur-Mer
Huile sur toile 1878



Apprentis Marin, Etaples-sur-Mer
2006

En quête de
territoire

Fabien Legay Photographe



Plage de Merlimont
2016

En quête de territoire

Fabien Legay *Photographe*



Procession de Saint Josse,
Charles Roussel, Huile sur bois,
fin du 19ème



Chapelle Saint Josse, Bavemont
2016



Risque de pluies

Fabien Legay Photographe

Je me souviens de ces trajets sans logique, de ces allées et venues dictées par le quotidien, les courses, les rendez-vous. La voiture devient alors un observatoire, le pare-brise une lentille sur le monde. Les essuie-glace sont arrêtés, la pluie coule, s'accroche, glisse et transforme tout en surfaces mouvantes. J'attends, parfois longuement, que la goutte tombe au bon endroit, que le flou se fasse juste assez dense pour que l'arbre devienne silhouette et que la lumière se mette à trembler sur l'asphalte.

Chaque pluie est différente. Parfois elle est fine, presque invisible, filant en traits réguliers qui glissent sur le verre. Parfois elle est dense, insistante, éclatante, et le paysage se dissout, se transforme en couleur, en matière humide. Parfois encore elle est capricieuse, et le mélange de lumières et de gouttes compose un monde inattendu, inattendu dans son immédiateté, dans sa fragilité. Le format panoramique restitue la lenteur, l'étendue, le souffle de ces instants où le temps semble dilaté.

Ces images ne sont pas une commande, ni un documentaire, ni un travail d'esthétique savante. Elles naissent d'une nécessité, d'une urgence presque silencieuse : photographier pour retrouver du sens. Retenir l'instant, retrouver un peu de stabilité dans le mouvement, dans la pluie, dans le quotidien qui file. Chaque arrêt sur le bas-côté devient une pause, un lieu où le banal devient paysage et où l'ordinaire se révèle dans sa richesse et sa diversité : villes et campagnes, routes détrempées et haies penchées, murs de ferme et champs noyés de brume.



Les Ardennes
2019



Les Ardennes
2019

Risque de pluies

Fabien Legay Photographe

C'est aussi une leçon de patience. Le hasard, la météo, les virages : tout concourt à créer ces moments qui ne se répètent jamais. Et pourtant, malgré l'attention, malgré la lenteur et la méditation sur chaque image, il reste un risque. Comme dans les vidéos que l'on regarde en souriant : ne pas essayer de refaire cela en conduisant. Les gouttes sont belles, mais la route reste imprévisible.



Les Ardennes
2019



Les Ardennes
2019



Risque de pluies

Fabien Legay Photographe



Les Ardennes
2019

Surnager

Avoir 20 ans dans la vallée de la Meuse

Fabien Legay Photographe

Surnager : verbe intransitif

Flotter, se maintenir à la surface d'un liquide

Subsister au milieu de choses qui tombent dans l'oubli

La Vallée de la Meuse, façonnée par l'industrie métallurgique, a toujours affirmé une identité très forte. « Vallée rouge » sûre d'elle-même et de sa force de production lors des 30 Glorieuses, vallée de plus en plus silencieuse à mesure que les pilons étaient réduits à l'inactivité par les coups de boutoir de la mondialisation.

Malgré la disparition progressive de l'outil de travail qui avait forgé cette mythologie collective, l'identité de ce territoire demeure. Elle s'affirme avec toujours autant de vigueur mais oscille désormais dans un douloureux équilibre entre fierté et fatalisme.

Qu'en est-il aujourd'hui de l'identité de ce territoire en mutation et comment cette assignation à se réinventer rejoue sur les habitants ?

Bitél,
Revin, 2018



David,
Revin 2018

David aura 17 ans en octobre. Il vie à Revin avec sa mère sans emplois, et ses deux frères. Descolarisé depuis la 6ème, David souhaite devenir mécanicien poid lourd mais n'a pas le niveau scolaire requit pour entrer en apprentissage. «L'école c'est impossible pour moi, mais dès que l'on me donne un travail en mécanique, je suis bon pour ça et je m'éclate».



Surnager

Fabien Legay Photographe

Athéna (19 ans) et Tony,
Monthermé 2018



Pour essayer de le comprendre, j'ai fait le choix de m'intéresser aux adolescents qui entrent dans la vie active et aux jeunes adultes, segment de population qui est à l'âge où l'on doit inventer sa trajectoire propre.

Quels rêves, quels espoirs, quelles visions de la vie, de sa place dans le monde construit-on quand on réside dans ce territoire ? Y a-t-il une empreinte particulière de leur lieu de vie sur ces adultes en devenir, et si oui, comment s'inscrit-elle en eux, que leur apporte t-elle ?



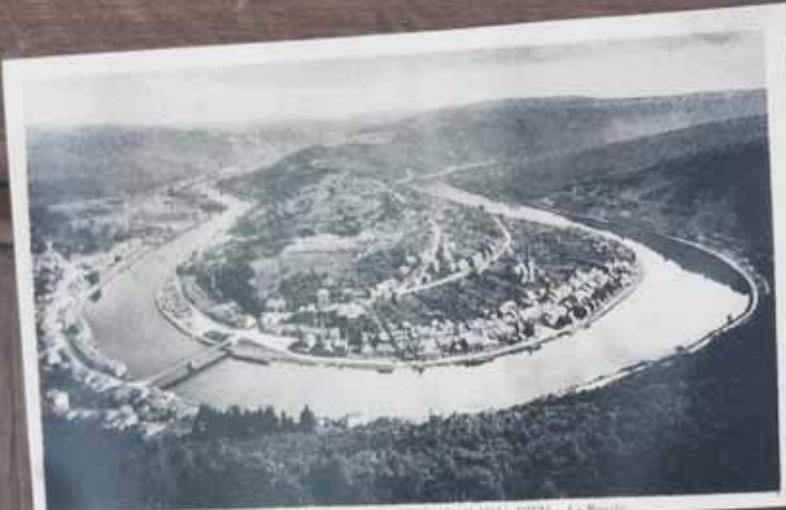
Vallée de la Meuse,
2018

Athéna est née et a toujours vécu à Monthermé, elle a quitté l'école avant le BAC. « Athéna n'a pas fini ses études, pourtant, elle écrit des poèmes et elle a une belle écriture » (dixit Tony). Elle part aujourd'hui par le bus de 17h50 s'installer à Charleville-Mézières avec Tony.

Tony est né à Revin, placé en foyer d'accueil à l'âge de 2 ans et demi, il n'a plus de contact avec ses parents biologiques. Il a une fille de 9 ans, Cécilia, qui vit avec sa mère. A 24 ans, tout juste sorti de prison, Tony voit en Athéna une chance de faire un trait sur son passé et de créer ensemble une «nouvelle vie».

Surnager

Fabien Legay Photographe



Vallée de la Meuse - Le Ravelin à LAVAUX-PIERRE - Le Pont

Monthermé,
*Extrait de la série
Surnager
«Avoir 20 ans dans
la Vallée»*
2019

Surnager

Fabien Legay Photographe



Maxence, 19 ans
Extrait de la série
Surnager
«Avoir 20 ans dans
la Vallée»



Moustapha, 20 ans
*Extrait de la série
Surnager
«Avoir 20 ans dans
la Vallée»*

Polygonation gambargée

Fabien Legay Photographe



Coup de pêche, Donchery, extrait de la série
Instantané Fuji FP100 C45, épreuve unique,
2020

Le photographe Fabien Legay a navigué sur la Meuse durant tout l'été 2020 à bord de son “bateau-atelier” Malö, voilier Suédois de 1977, aménagé pour l'occasion en atelier d'artiste. De cette déambulation au fil du fleuve, il a ramené des images qui dépeignent une réalité suspendue à une période particulière – l'été où le temps n'est plus vraiment comptabilisé selon la même échelle que durant les autres saisons – et à un rythme particulier – celui du fleuve auquel il faut accepter de s'abandonner à bord d'un voilier dont la vitesse moyenne a été de sept noeuds.

Les photographies réalisées entre Villers-Semeuse, les Ayvelles, Lumes, Nouvion-sur-Meuse, Donchery résonnent comme autant de preuves du lien étroit qui unit l'homme au fleuve. Pour réaliser ce travail, Fabien Legay a utilisé une chambre photographique 4×5 inch argentique et de vieux films instantanés FUJI, depuis longtemps introuvables dans le commerce, chinés patiemment auprès de passionnés au Japon, en Allemagne ou en Angleterre.

Ce choix d'une technique nécessitant des temps de pose très longs, captive de l'imprévu qui peut survenir durant la prise de vue fait écho au rythme lent de la déambulation du voilier sur le fleuve.



Vue de l'installation «Polygonation gambergée», Pont à Bar,
2022

Polygonation gambargée

Fabien Legay Photographe

Extrait du Carnet de bord Polygonation Gambergée

Photographies et texte : Fabien Legay
Juin 2020

Malö et le fleuve

Le Malö avance lentement, à peine sept noeuds, et le fleuve déroule son histoire sous nos quilles comme un rouleau ancien. L'été 2020 s'étire avec la paresse des eaux calmes.

Villers-Semeuse, mon village natal

La petite plage de sable, où j'ai appris à nager, est là, presque inchangée, comme une petite île de mémoire au bord du fleuve. L'île minuscule formée par la balastrière me paraissait alors immense ; aujourd'hui elle flotte dans la lumière comme un souvenir fragile, que le fleuve protège.

Nouvion-sur-Meuse

Le fleuve est habité. Les pêcheurs lancent leurs lignes avec un geste tranquille, répétitif, et des centaines de cabanes de fortune bordent les berges, petites maisons bricolées semblables à des jardins ouvriers, vestiges d'un village bastion de cheminots à l'époque du rail. Chaque geste, chaque instant capturé me rappelle que l'histoire des hommes et celle du fleuve s'entrelacent.



Plage des pirates, Villers-Semeuse,
Instantané Fuji FP100 C45, épreuve unique,
2020

Polygonation gambargee

Fabien Legay Photographe



Pêcheur, Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45, épreuve unique,
2020

Silure, Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020



Polygonation gambergée

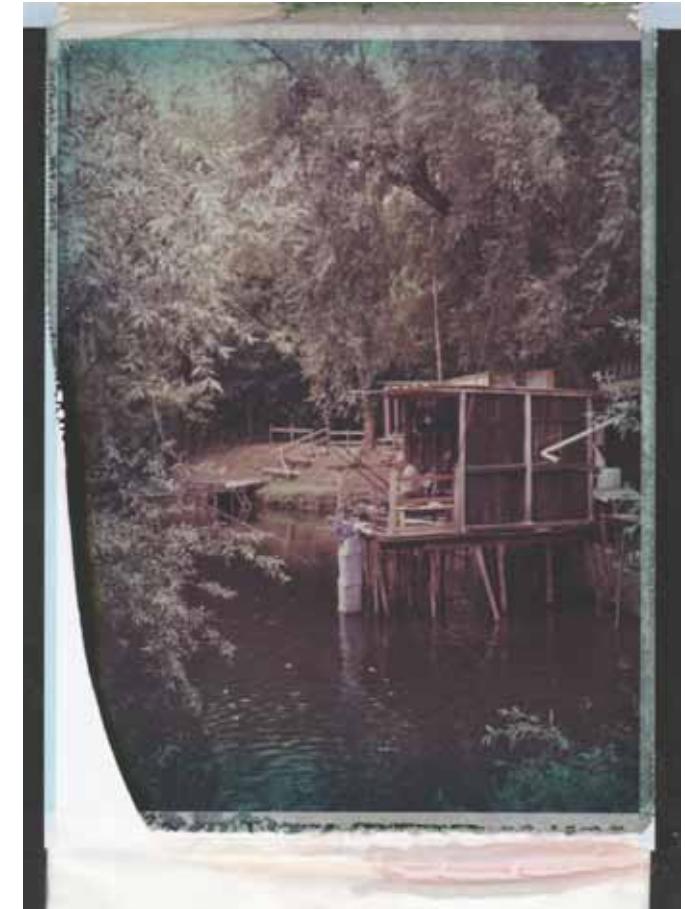
Fabien Legay Photographe



Cabane de pêcheur,
Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020



Cabane de pêcheur,
Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020

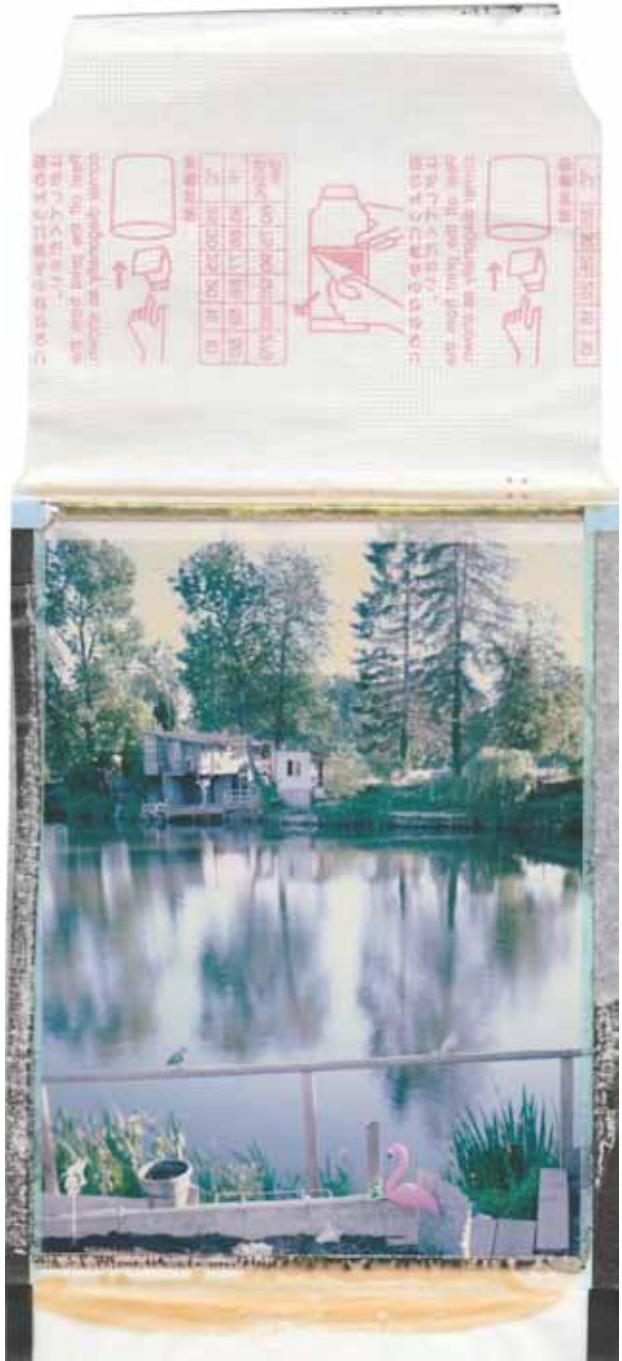


Cabane de pêcheur,
Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020

Polygonation gambargee

Fabien Legay Photographe

Coup de pêche,
Nouvion-sur-Meuse,
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020

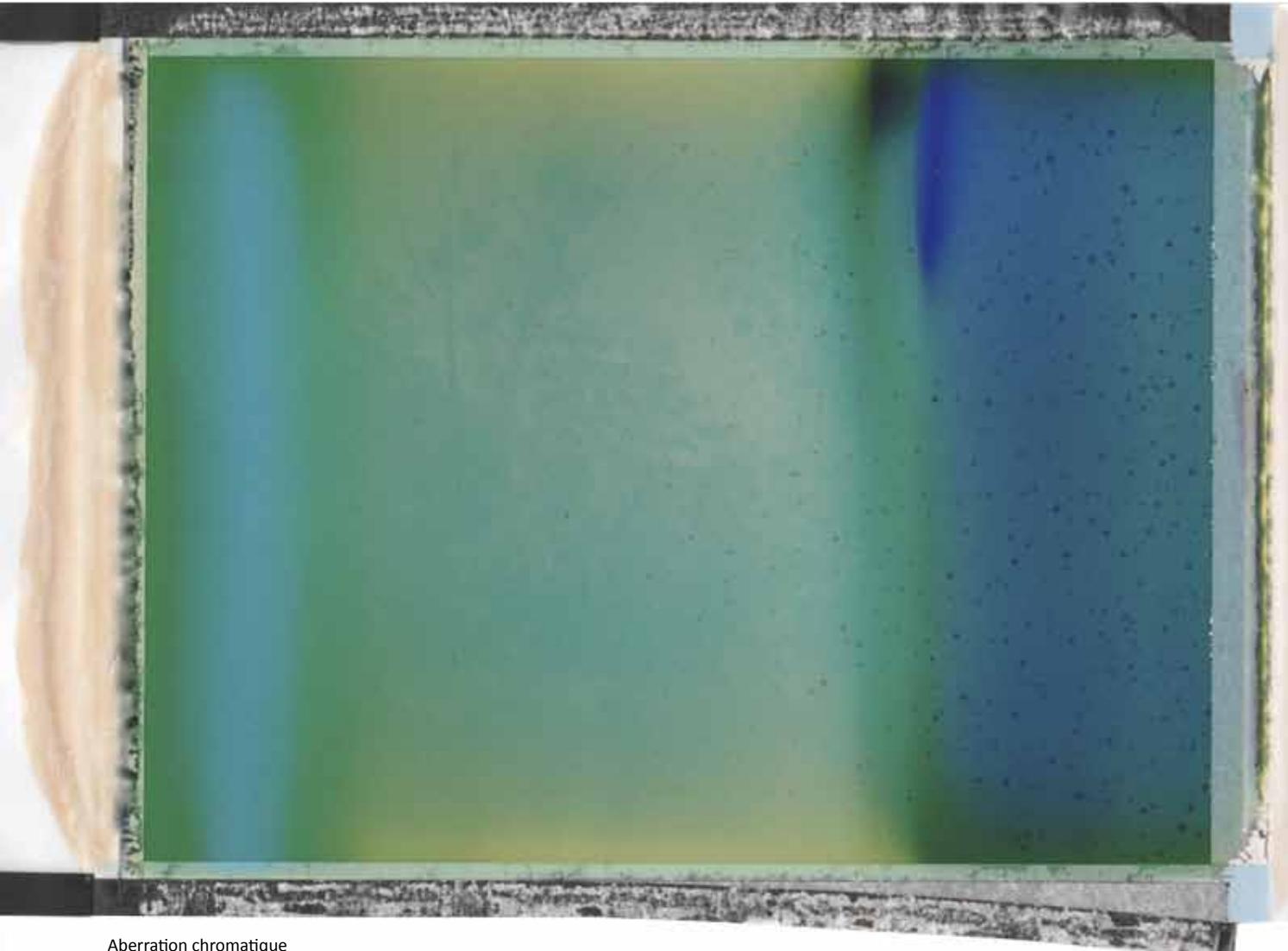


« Les rivières, et même les petites, sont des personnes. Il y a des rivières enfants, des rivières adultes, des rivières vieilles, mais chaque rivière est une individualité. On le sait aussi par le nom qu'elles ont reçue, parce qu'il n'y a pas de rivière anonyme : même le dernier petit torrent a un nom, fût-il seulement local. »

Jean-Christophe Bailly,
Le Dépaysement Voyages en France, Seuil, 2011

Polygonation gambarée

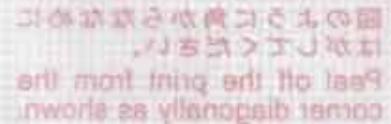
Fabien Legay Photographe



Aberration chromatique
Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020



0°	35	30	25	20	15
30	88	77	68	59	50
25	92	81	70	59	50
20	96	84	73	62	53



Polygonation
gambergée

Fabien Legay Photographe



Instantané Fuji FP100 C45,
épreuve unique,
2020

Le Roc

Les Gravures de l'Âge du Renne

Fabien Legay Photographe

Roc-la-Tour.

Un promontoire de schiste, le creux des vallées,
la Meuse et la Semois qui se croisent — et ce
courant d'air qui déplace la pensée.

Je viens sans but arrêté.

Juste pour être là, un peu.
Pour écouter ce que le site retient.

Noir et blanc :

non pour dramatiser, mais pour enlever ce qui
pèse.

Le monde s'y tient plus clair, plus nu.
Cela m'aide à voir sans imposer.

Ils sont venus ici.

Des chasseurs — nous disons "magdaléniens",
mais ce mot est trop large, il efface les visages.
Je préfère imaginer des êtres en marche, liés aux
saisons, à la peau du terrain.

Leur regard devait être aigu, ajusté au moindre
signe.

Ils ont gravé :

un renne, un cheval, quelques traits, un rythme.
Rien de spectaculaire.
Un geste posé, assez léger pour ne pas rompre
le lieu.



Ardoise gravée de Roc la
Tour, CARA
2024



Site de Roc laTour, au confluent de
la Meuse et de la Semois
2024

Le Roc
Les Gravures
de l'Âge du Renne
Fabien Legay *Photographe*

Pourquoi graver ?
Pour dire ? pour retenir ? pour accompagner le
passage des animaux ?
Nous ne savons pas.
Et l'ignorance, ici, est une ouverture.

Photographier n'explique rien.
Je tâche seulement de m'approcher sans brouil-
ler.
De laisser une place où l'ancien et le présent se
frôlent.

Marcher sur ce site, c'est accepter de perdre un
peu l'équilibre —
ne pas décider d'avance ce que l'on voit.

Peut-être qu'il reste, dans l'air, une manière
d'habiter le monde avec moins d'angle, moins
de clôture.
Les chasseurs le savaient d'instinct.
Je tente d'en capter la trace — à hauteur
d'homme, aujourd'hui.

Si quelque chose demeure dans ces images, j'ai-
merais que ce soit :
la sensation d'un lien encore perceptible,
fragile mais réel,
entre leurs pas et les nôtres.

Ardoise gravée de Roc la
Tour, CARA
2024



Le Roc
Les Gravures
de l'Âge du Renne

Fabien Legay Photographe



Site de Roc laTour, au confluent de
la Meuse et de la Semois
2024

Le Roc
Les Gravures
de l'Âge du Renne
Fabien Legay Photographe



Site de Roc laTour, au confluent de
la Meuse et de la Semois
2024

Le Roc
Les Gravures
de l'Âge du Renne

Fabien Legay Photographe

Ardoise gravée de Roc la
Tour, CARA
2024



Le Roc
Les Gravures
de l'Âge du Renne
Fabien Legay Photographe



Site de Roc laTour, au confluent de
la Meuse et de la Semois
2024

Fabien Legay

Photographe

www.fabienlegay.com



Je fais des images.

Pas pour prouver, pas pour décorer. Pour chercher.
Pour rester au contact.

Je vis dans les Ardennes, quelque part entre les forêts épaisse, les usines muettes et les eaux lentes. Je marche, je regarde, je m'arrête. Ce que je photographie, ce n'est pas ce qu'on montre d'habitude. Ce sont les absents, les restes, les traces. Ce qui ne fait pas de bruit.

Il y a eu de nombreux voyages, loin d'ici. Là-bas, je ne savais pas encore où j'allais. Peut-être est-ce là que j'ai commencé à voir vraiment. Pas avec des certitudes, pas avec des règles, mais en tâtonnant, en cherchant à comprendre ce que je regardais.

Depuis, je n'ai jamais cessé de regarder.

Mes images mêlent argentique et numérique, noir et blanc et couleur. Ce sont des fragments, des bouts de réel, pas toujours nets, mais tenaces. Elles parlent de territoires cabossés, de silences partagés, de présence fragile. Je les rassemble dans des livres, je les expose dans les espaces consacrés à la culture, mais souvent c'est *in situ* qu'elles prennent tout leur sens, au milieu des gens concernés, au cœur des territoires.

Et parfois, je partage ça. Avec des jeunes qu'on dit «en difficulté», souvent en décrochage, parfois en colère, parfois juste ailleurs. Je connais ce terrain-là, pour l'avoir traversé moi aussi. Je ne viens pas faire la leçon. Je tend un fil. Une image. Une attention. Parfois, ça suffit pour rallumer quelque chose.